

Boum ! servez chaud !

Autor(en): **F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **44 (1906)**

Heft 9

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-203144>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

A l'école, il y a 60 ans.

Il a été beaucoup question d'écoles, la semaine dernière. Le Grand Conseil a adopté en première lecture, après d'intéressants débats, une loi qui crée des classes primaires supérieures. Ce sont des sortes d'écoles secondaires comme il en existe dans presque toute la Suisse. L'enseignement y est orienté du côté professionnel. Il est gratuit. Avenches, Cossonay, Echallens et Villeneuve possèdent déjà des classes de ce genre. Le Grand Conseil a jugé utile d'en doter le reste du canton. Les pères de famille, et tous ceux qui savent apprécier l'instruction publique, lui en seront reconnaissants.

Ce vote du Parlement vaudois nous fait paraître bien éloignée l'époque, récente cependant, qu'a rappelée M. Louis Pelet, ancien directeur de l'École cantonale de commerce, dans des articles publiés par l'*Educateur* à la fin de l'année dernière, sous le titre : « Ma première année à l'école primaire. »

M. Louis Pelet a fait ses premières classes à Orbe.

C'était encore du temps des batz, en avril 1850, écrit-il ; je passai de l'école enfantine à l'école primaire ; celle-ci était dirigée par L. Gauthey, président de la Société pédagogique, qui fut plus tard maître au collège de Ste-Croix et de Nyon ; il est décédé, il y a quelques années, à Bucharest. C'était un maître juste et sévère.

La salle que nous occupions était basse, peu éclairée ; deux rangées de bancs, un tableau noir en composaient l'ameublement ; elle est démolie aujourd'hui, mais a été utilisée jusqu'à l'année dernière.

Son rudimentaire mobilier figurait à l'exposition de Vevey, où j'ai reconnu les bancs, le fourneau, les cartes, les cercles, etc. Les visiteurs de l'exposition avaient quelque peine à croire qu'on l'ait sorti d'une classe pour l'amener à Vevey.

Soixante-dix écoliers s'entassaient dans la classe de M. Pelet. Elle s'ouvrait à huit heures du matin, sauf le jeudi et le dimanche, en été, où les leçons commençaient à 6 heures du matin. Le lundi était jour de congé.

Moyennant une contribution annuelle de deux francs, la commune d'Orbe fournissait les cahiers, sans couverture, d'un méchant papier ni cousu ni ligné, les ardoises, les « touches » et les plumes d'oie dont les élèves avaient besoin. Ceux-ci devaient en outre se procurer les *Passages bibliques*, la *Petite géographie* d'Ulysse Guinand, le *Catéchisme* d'Osterwald, dont la dernière page contenait le livret.

On ne connaissait pas encore, à cette époque, l'enseignement religieux facultatif. Le *Catéchisme* d'Osterwald était le livre fondamental, la base de toute science. Mais les bambins de sept ans avaient bien du mal à retenir ses demandes et ses réponses. Le sens des mots leur échappait. C'est ainsi qu'ils se figuraient que *J'en conclus* était un homme : Jean Conclus.

A cette question : « Pourquoi Dieu employa-t-il six jours pour créer le monde ? » le catéchisme répondait : « Pour s'accommoder de la portée de notre esprit qui n'aurait pu concevoir la création du monde, faite en un seul moment... »

Que de peine à nous faire avaler tout ce fatras ! Je me représentais ma mère *accommodant* des légumes, et Dieu faisant la même opération en créant le monde ! Au reste, cette réponse m'a laissé un cuisant souvenir. C'est sans doute pour l'accommoder à la portée de mon esprit que j'ai eu le doux plaisir de rester en classe de huit heures du matin à trois heures du soir. On m'apporta mon dîner : soupe, pain, viande, dans un panier. A la sortie, pas moyen de dissimuler cet objet et j'entends encore les grandes filles, se moquant de moi, me crier : « Prisonnier de garde ! Prisonnier de garde ! » Dès lors, je fis promettre à ma mère de ne m'envoyer que du pain sec...

Dire que c'est en 1868 seulement qu'on a renoncé à la récitation du catéchisme, qui, au dire de M. Roux, ancien inspecteur et mon prédécesseur à

Mont-la-Ville, a fait verser, dans le canton de Vaud, plus de larmes que toutes les prisons !...

Ces récits bibliques faisaient travailler mon imagination d'enfant. Je voyais dans la plaine de l'Orbe trop souvent inondée, le Déluge ; l'Orbe était le Jourdain, la Tour Ronde, la Tour de Babel, les grandes échelles qui servaient pour les incendies et qu'on « remisait » aux abords de l'école représentaient l'Echelle de Jacob, les broussailles des marais au moment des brandons, le buisson ardent de Moïse, etc., etc.

On faisait chaque jour une dictée de six ou sept lignes. Deux d'entre elles sont restées dans la mémoire de M. Pelet. L'une était intitulée « L'amadou » ; l'autre, le « Canton de Thurgovie », qu'on comparait à un magnifique verger.

On apprenait à lire dans *Trois mois sous la neige*, dans *Les colons du rivage*, de Porchat, dans l'*Histoire suisse*, de Décobaz, dans *Les lectures pour tous*. Groupés par six ou sept, les élèves s'appuyaient à une barre de fer formant un cercle, au centre duquel se trouvait un moniteur ; et, tandis qu'ils épelaient sous la direction de ce jeune sous-maître, le régent à son pupitre taillait les plumes d'oie de la classe.

La *Petite géographie* mentionnait la voie ferrée qui reliait Zurich à Baden, la première qui existait alors en Suisse. Ce chemin de fer était un sujet de conversation presque quotidien. Le moniteur et ses élèves croyaient sérieusement que si l'on avait le malheur de mettre la tête à la fenêtre du wagon, la force du courant d'air la coupait aussitôt.

M. Pelet a gardé un souvenir particulièrement doux des leçons de chant :

Le recueil de Corbaz était la mine inépuisable où le maître trouvait les morceaux que nous apprenions sans connaître les notes, nous savions toujours par cœur au moins trois des couplets ; quelquefois je me remets à les chanter comme si j'avais encore sept ans...

Une vingtaine de morceaux composaient notre répertoire, nous les chantions à l'unisson et de tout cœur, c'était à celui qui crierait le plus. Ce devait être assez peu harmonieux. Presque tous les jours nous chantions et nous en éprouvions un réel plaisir...

Ces beaux chants sont restés profondément gravés dans ma mémoire ; ils valent combien plus que ces chansons françaises qui ne laissent rien au cœur ou ces inepties chantées par nos jeunes gens.

Les rudiments de l'arithmétique, la calligraphie et le dessin complétaient l'enseignement.

Quant aux châtiments, ils pleuvaient dru comme la grêle. Les coups de férule et les gifles semblaient chose toute naturelle : le père ayant été battu par le maître, pourquoi le fils aurait-il été traité moins rudement ? A la moindre peccadille la verge s'abaissait sur le dos du coupable : dix coups, par exemple, pour avoir mordu dans une pomme. Souvent les pauvres mioches criaient très fort, afin de faire cesser plus vite la fustigation. Les punitions étaient d'ailleurs graduées savamment ; debout à sa place ou dans un coin de la salle, à genoux sur une bûche, debout sur le banc avec une ardoise à bras tendu, une ou deux gifles, la verge, les arrêts après la classe.

Et les réjouissances à l'intention des écoliers, qu'étaient-elles en ce temps-là ? A lire M. Pelet, elles faisaient presque entièrement défaut :

La mode n'avait pas encore introduit les courses scolaires. J'ai cependant le souvenir qu'en septembre 1850, les trois classes primaires d'Orbe firent une promenade à Method, à environ cinq kilomètres de la ville... On nous annonce l'événement, nous partons sans provisions, sans avoir un batz, pas même un kreutzer dans la poche. Pendant que les trois maîtres se rafraîchissaient, nous vagabondions dans le village. L'un de nous, plus hardi que les autres, s'attaqua à un jeune pommier et nous rapporta trois de ses fruits. De retour à la maison, entre cinq ou six heures, nous étions harassés et affamés.

Aujourd'hui, quand je vois les mamans bourrer les poches de leur progéniture de chocolat, de petits

pains, de sandwiches, je me reporte involontairement à ce moment où nous n'avions pas même un morceau de pain sec à nous mettre sous la dent.

Les écoliers se rattrapaient en classe :

On avait l'habitude d'apporter un morceau de tourteau de noix (nillon), qu'on suçait volontiers pendant toute la matinée, bien qu'il nous donnât une soif extrême ; au bout d'un moment, le propriétaire le passait à son voisin, et ainsi de suite ; il ne revenait à son premier possesseur qu'après avoir passé par une dizaine de bouches ; jamais je n'ai entendu dire qu'il en fût résulté quelque maladie.

Le nettoyage de la classe était une vraie fête :

La salle d'école était balayée par trois élèves que le maître choisissait, à tour de rôle. Je suppose que nous ne faisons que transporter la poussière d'un coin à l'autre. C'étaient de joyeuses parties.

Etions-nous plus robustes que la génération actuelle ? Je le crois, car on ne prenait aucune des précautions que l'hygiène prescrit. Que la coqueluche, la scarlatine ou la rougeole régnât, on restait en classe. Si l'on tombait malade, on y revenait aussitôt qu'on était guéri. Les microbes n'étaient pas encore inventés.

Non, les microbes n'étaient pas encore inventés, et cependant l'école primaire des jeunes années de M. L. Pelet a formé une génération saine, robuste, et une foule de citoyens qui ont fait et qui font encore honneur à leur pays. Dès lors, le canton de Vaud n'a cessé de perfectionner et de multiplier ses écoles. Puissent les jeunes Vaudois d'aujourd'hui mettre à profit tant de sollicitude et mériter de plus en plus d'être mis au rang des plus éclairés et des plus dignes enfants de la Confédération !

V. F.

Boum ! servez chaud !

PIERRE A CHEZ ABRAM a abandonné son village et a échoué à Paris, où il occupe la situation tant désirée de garçon de café. De restaurants en brasseries, de bars en bouchons, il a roulé, sans amasser la mousse à laquelle son nom semblait le prédestiner.

De retour dans le canton, c'est Lausanne qui l'attire. Avec le Simplon percé, le Kursaal, le Théâtre, l'avenir de l'Orchestre symphonique assuré, ce serait bien le diable qu'il ne trouve pas à utiliser ses brillantes facultés dans un milieu faisant valoir ses avantages d'homme du monde.

Ses espérances ne furent pas trompées puisque le voilà cornac chez Cook, occupé à promener d'innombrables pardessus à carreaux à travers la ville, à faire le boniment devant les curiosités factices et naturelles, à admirer l'œuvre de la nature, en face de la fontaine miraculeuse d'Ouchy.

Nous sommes à la Cathédrale. Pierre à chez Abram, cicerone aimable autant qu'érudit — on n'a pas été à Paris pour rien et le « Guide de Lausanne » n'a pas été édité pour les Samoyèdes — dirige la procession obligatoire, comment explique, parle manuels, ciboires, trésor de Berne, archéologie, jongle avec les XIII^e et XIV^e siècles, confond Montfaucon avec un bailli de Lausanne, patauge dans les évêques, etc.

Au moment de sortir et désireux de ne pas laisser inaperçu le splendide point de vue dont on jouit à vingt pas, Pierre à chez Abram, s'adressant à la cantonade, d'une voix de stentor qui raisonne sous les voûtes du monument plonge les Baedeker dans la stupéfaction :

« Voyez terrasse ! »

Les piliers en frémissent encore.

Une dame qui n'a pas d'heure

C'était, l'autre jour, place de Montbenoit Deux jolies Françaises, après avoir admiré le panorama du lac et des montagnes, se dirigèrent vers le Palais fédéral. Elles le considèrent